FRC.
11134 c
Case
FRC
1762 7

DISCOURS

DE

M. DUBOIS DE CRANCÉ,

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Et Electeur du Département de Paris.

MESSIEURS,

L'ORDRE du jour appele une discussion digne de la majesté d'un peuple libre, si aucun mélange de passion individuelle ne vient en altérer la pureté (1).

L'urne des destins de la France, & peut-être de l'Europe entière, est aujourd'hui dans la main des électeurs ; mais ils ont pour boussole l'expérience des crimes & des vertus dont le Corps constituant offre depuis près de trois ans, tantôt le hideux,

---

(1) La société des électeurs a arrêté qu'il seroit ouvert dans son sein une discussion libre sur les candidats qui seroient présentés, afin de fixer leur opinion sur le choix qu'ils auroient à faire.

THE NEWBERRY
LIBRARY

& tantôt le sublime tableau. Les électeurs de 1791 ont donc un grand avantage sur leurs prédécesseurs : c'est d'avoir appris, en méditant les grandes scènes qui viennent de se passer, à connoître les hommes. L'Assemblée Nationale actuelle renferme tous les caractères, toutes les nuances du cœur & de l'esprit. Toutes les passions, toutes les intrigues, toutes les fourberies ont été mises en évidence ; donc pour bien choisir, il nous suffit de comparer l'homme à l'homme, & de se dire à soi-même : Le candidat qu'on présente ressemble à un tel député ; il se seroit conduit comme lui en telle circonstance : il mérite notre choix ; ou, il en est indigne.

Les nouveaux députés qui vont être honorés de la confiance du peuple, n'auront plus à combattre ces monstres fanatiques qui ont dominé tant de siècles, & que la philosophie a tués d'un regard. Mais, Messieurs, s'il a fallu un grand courage aux députés de 1789, pour abattre cette hydre & raser les fondemens de tous nos préjugés, ils ont eu pour soutien l'aiguillon de la gloire, le plaisir indicible d'opérer la plus étonnante des révolutions ; & l'opinion publique, *unanime alors*, s'est tellement identifiée à leurs travaux, que les cœurs même les plus froids

ont été enchaînés ; & l'aurore de la liberté a brillé sur notre hémisphère.

Cependant cette étonnante révolution a plus été l'ouvrage de l'enthousiasme, que d'un esprit public qui n'existoit pas ; & c'est par cette raison qu'il sera plus difficile de conserver notre liberté, qu'il ne l'a été de la conquérir. Nous n'avons plus besoin de force pour combattre les abus de l'autorité ; il ne nous faut que de la sagesse & de la fermeté pour déjouer l'intrigue : c'est sur quoi je demande à m'expliquer ; & j'ai d'autant plus d'espoir dans votre indulgence, qu'étant entièrement désintéressé, je ne puis être soupçonné que du désir très-ardent, je l'avoue, de vous conserver dans sa pureté le dépôt du bonheur public que nous allons remettre à nos successeurs.

Il m'en coûte pour jeter un regard en arrière ; car je vois parmi mes collègues des hommes que j'avois toujours estimés, & qui n'ont plus ma confiance : j'aime encore à penser que ces hommes n'ont été qu'égarés ; il me seroit affreux de les supposer corrompus. La révolution a été trop loin, disent-ils ; aucun pouvoir ne marche ; sous le prétexte de liberté, le peuple par-tout met des entraves à la loi. Vous voulez une Constitution ; donnez donc de la force aux pou-

voirs constitués, ou vous resterez plongés dans l'anarchie jusqu'à ce que le despotisme puisse régner sur tant de débris & d'incertitudes.

Tel est aujourd'hui le langage de ces hommes qui s'étoient montrés les plus zélés défenseurs des droits du peuple; ils feignent d'ignorer que ce n'étoit pas la force de la loi qui manquoit au pouvoir exécutif, mais la bonne volonté; & pour justifier ce langage, le gouvernement fait le mort.

Tel e est, Messieurs, notre situation. Quelques intriguans ont su en imposer à cette classe de députés honnêtes, mais foibles, sans caractère prononcé, qui dès le principe ont plutôt *consenti* que fait la révolution; & le patriotisme pur a perdu son influence dans l'Assemblée Nationale : heureusement nos travaux sont finis.

Cependant, Messieurs, vous auriez tort d'accuser l'Assemblée Nationale; elle est ce qu'elle a toujours été : & c'est vous qui avez changé.

Ce n'est pas la différence d'opinions de quelques individus ; ce n'est pas l'intrigue ministérielle, quelqu'agissante qu'on la suppose, qui a fait perdre aux patriotes cette majorité qui leur a valu tant d'estime publique; car dans cette Assemblée de 1200 personnes,

vous n'avez jamais pu compter que 300 Spartiates. Les autres se divisent en hommes enchaînés par leurs préjugés, & en députés foibles, vacillants, & qui avoient besoin de toute la force de la volonté manifestée du peuple, pour ne pas trahir ses intérêts.

Ces faits sont évidens. Maintenant j'aurai le courage de demander aux citoyens de Paris, qui les premiers ont sonné le tocsin de la liberté, & dont je vois ici l'élite : Etes-vous ce que vous étiez après la prise de la Bastille ? Si vous l'êtes, pourquoi avez-vous souffert, sans réclamer la protection des lois, des actes d'autorité arbitraire que le despotisme ancien n'auroit osé se permettre ? Pourquoi les chachots renferment-ils en cet instant même, des hommes qui y gémissent depuis plusieurs mois, sans motif connu, & sans avoir même été interrogés, malgré la loi formelle qui en impose rigoureusement l'obligation dans les vingt-quatre heures (1) ?

Je n'entends pas m'expliquer ici sur la conduite du sixième tribunal de l'arrondissement de Paris, qui a fait arrêter plusieurs citoyens suivant les formes légales, après la catastrophe du champ de la fédération ; mais je parle uniquement de plusieurs individus arrêtés antérieurement à cette époque pour fait de police, & qui n'ont pas même encore été interrogés ; je ne rappelle qu'une dénonciation

N'accusez donc pas l'Assemblée Nationale de vos propres erreurs. Ce n'est que par la force de l'opinion publique, qu'elle a conquis votre liberté; elle a cédé de même au changement ou à l'affoiblissement de cette opinion. Les intrigans, déguisés jusqu'à ce moment, ont osé alors se montrer avec audace. Tous les patriotes ont été traités de factieux, au sein même de l'Assemblée. Epuisés par une lutte trop inégale, ne pouvant se relever qu'en justifiant, pour ainsi dire, les atroces calomnies dont on les accabloit dans tous les cercles, dans tous les libelles, & en provoquant une nouvelle insurrection. Ils ont préféré de céder au torrent; heureux encore du bien qu'ils ont pu faire, & satisfait du témoignage de leur conscience.

Messieurs, un nouvel ordre de choses se présente; nous allons remettre à ceux que vous nous donnerez pour successeurs, nos pouvoirs législatifs, & avec eux une constitution qui, malgré ses taches, est encore un modèle pour l'univers. Ils n'auront pas la gloire de l'avoir faite, mais ils auront le mérite de la maintenir, de la consolider;

---

publique, affichée ce même jour à tous les coins de rue, dans la feuille de l'*Ami des Citoyens*.

& ce bienfait me semble encore plus digne que l'autre de la reconnoissance publique. Au nom de la patrie, reprenez donc votre courage ! Repoussez loin de vous ces hommes qui n'ont rien fait pour elle; qui flottant avec les circonstances, sont préparés à tous les événemens; qui changent de masque avec toutes les personnes; qui sont de l'avis de tout le monde, & n'ont qu'un sentiment.... celui de leur fortune.

Pour vous faire adopter ces individus, on vous parlera du danger de l'exagération des principes de plusieurs autres; on vous fera craindre la dissolution de la monarchie. Eh ! Messieurs, les pensées d'un orateur se classent dans une assemblée nombreuse & chargée de grands intérêts : de tels hommes n'y sont que le contre-poison des lâches; & la raison attentive d'une majorité qui n'est ni systématique ni corrompue, choisit, entre les extrêmes, le véritable point du bonheur public.

Ne craignez donc pas un danger qui ne peut exister, pour tomber dans le précipice où l'on chercheroit à vous entraîner. Opposez à l'intrigue, seule ressource aujourd'hui de nos anciens dénominateurs, des hommes fiers, courageux, pleins de cet esprit public qui fait respecter les lois & haïr les tyrans.

Personne, sans doute, ne sera assez imbécille pour venir afficher parmi vous le sentiment perfide qui dévore son cœur ; mais les hommes droits, les hommes purs, ceux qui sont bien publiquement connus pour n'avoir participé à aucune intrigue, pour n'avoir fait aucune courbette pour obtenir des places ; ceux qui aiment véritablement la constitution pour elle-même sont-ils si rares, que vous ne puissiez trouver vingt-quatre députés dignes de votre confiance, & dont chacun de nous puisse répondre sur sa tête ? Moi, Messieurs, je vous en propose un dont je réponds, parce que je l'ai pratiqué depuis le commencement de la révolution ; & quelque jaloux que je sois de ma réputation, je l'estime plus que moi ; c'est. . . . . Je ne vous ferai point son éloge (il est mon ami, & je dois ménager sa délicatesse) ; mais je le soumets avec sécurité à votre critique. Je pense que si vous honorez de votre choix vingt-quatre citoyens qui ayent ses talens, son civisme, son courage, la France est sauvée.

Signé, DUBOIS DE CRANCÉ.

A PÉRIGUEUX, chez J. P. DUBREUILH, Imprimeur du Département.